

« La terre tremble sous mes pieds » — un aperçu des témoignages sur le séisme de Lisbonne dans la presse de langue française du XVIIIe siècle

Odile DUSSUD

Le matin du 1^{er} novembre 1755, un séisme estimé à 8,7 sur l'échelle de Richter secoue le sud-ouest de la péninsule ibérique et le nord-ouest de l'Afrique. Lisbonne est particulièrement touchée. Secousses violentes et répétées, lames de tsunami remontant le Tage et recouvrant les bas quartiers, incendie de plusieurs jours déclenché par le feu des cuisines détruisent les trois quarts de la ville. La plupart des bâtiments religieux ou royaux, bon nombre des demeures nobles et des fameux immeubles à six ou sept étages sont ruinés. Brigands échappés de prison, marins ou soldats débandés contribuent au désordre des jours suivants. La famille royale a échappé à la mort ainsi que la plupart de la noblesse mais le peuple, rassemblé dans les églises pour les premières solennités de la journée, subit de lourdes pertes : entre dix mille et soixante mille personnes moururent, d'après les plus récentes estimations⁽¹⁾.

Ce n'était pas le premier séisme à frapper une capitale : Lisbonne elle-même avait déjà été renversée en 1531 et Lima venait de l'être neuf ans plus tôt mais, dans toute l'Europe, ce désastre naturel prit très vite, et pour la première fois, la dimension d'un événement capital. Il eut des répercussions majeures sur l'esprit du 18^e siècle, stimulant les recherches scientifiques sur les mouvements telluriques⁽²⁾, suscitant des réflexions économiques et politiques sur ses conséquences pour le Portugal⁽³⁾, déclenchant des réflexions et des polémiques philosophiques et religieuses⁽⁴⁾, dont la fameuse querelle de l'optimisme que provoqua le *Poème sur le désastre de Lisbonne* de Voltaire. On dit même que les multiples gravures représentant la ville détruite contribuèrent au goût pour les ruines qui se développa chez les peintres de la seconde moitié du siècle⁽⁵⁾.

Certes l'importance de la ville explique en grande partie « la terreur » qui s'était « répandue dans tous les esprits » à l'annonce de la catastrophe. Capitale d'une puissance coloniale sur le déclin, Lisbonne était encore « le centre du commerce de l'Europe : c'était un port où se rendaient les vaisseaux de toutes les Nations de l'Occident⁽⁶⁾ », venant de toutes les parties du monde. Des compagnies commerciales de nombreux pays d'Europe y possédaient des magasins

et de gros intérêts financiers. L'or du Brésil avait permis d'en faire une des capitales les plus admirées.

Le séisme n'aurait cependant pas eu un tel retentissement si la circulation des informations ne l'avaient transformé en un « événement monstre⁽⁷⁾ ». Les nouvelles se diffusaient par des lettres particulières, le plus souvent de commerçants ou de représentants officiels d'une nation, par les récits de marins, par les sermons des prêtres, rapides à exploiter la peur ambiante pour la réforme et la conversion de leurs ouailles, ou encore par des livres rivalisant de détails prétendument véridiques, des gravures et des plans, mais tout cela était surtout annoncé, relayé, organisé, commenté et alimenté par les divers organes de la presse périodique, en plein essor en ce milieu du 18^e siècle. La presse de langue française était particulièrement vigoureuse⁽⁸⁾. Douze gazettes paraissaient une à deux fois par semaine, dont les plus importantes étaient lues dans toute l'Europe. Elles classaient les dépêches de leurs correspondants selon un ordre géographique et non thématique, donnant une vision kaléidoscopique des événements majeurs. Le reste était composé de périodiques annuels ou de journaux mensuels plus homogènes, qui regroupaient et triaient les nouvelles des gazettes en y ajoutant éventuellement les rapports de leurs correspondants⁽⁹⁾. Gazettes d'information générale et journaux plus spécialisés, scientifiques, chrétiens, littéraires ou économiques, tous les périodiques que nous avons pu consulter consacrent au tremblement de terre quelques pages ou de grandes sections, surtout à la fin 1755 et dans la première moitié de 1756, créant un des premiers événements médiatiques de l'histoire.

Les gazetiers, pris entre des exigences contradictoires, ont une tâche difficile : il s'agit d'abord de répondre à la curiosité des lecteurs avides de connaître la réalité présente, « par essence inatteignable » comme le remarque Shelly CHARLES⁽¹⁰⁾ : il faut raconter les événements dès qu'ils surviennent, en collant à l'actualité et en employant images et figures qui soient à la hauteur de l'événement, de manière à toucher le public comme il le serait en y assistant : donner des détails concrets, quitte à modifier le déroulement des faits pour rendre la narration plus sublime, produire des émotions en les formulant. En même temps, ils doivent préparer le récit qui constituera la vérité historique, en triant parmi les rumeurs. Les lecteurs attendent en effet des périodiques une vérification des informations, qui n'est pas aisée⁽¹¹⁾. En 1734, l'auteur d'une *Histoire critique des journaux* évoque ainsi cette difficulté : « On n'est pas toujours en état de rectifier les fautes que les correspondants commettent et les gazetiers qui doivent nécessairement fournir deux ou trois fois par semaine un *Roman hebdomadaire* y rassemblent

également le vrai et le faux pour contenter l'avidité du public.⁽¹²⁾ » Cet alliage délicat entre objectivité et sensationnel est rendu encore plus ardu par la volonté ou la nécessité d'obéir aux contraintes du discours politique ou idéologique dont les journaux sont les véhicules⁽¹³⁾. Selon les gazettes, le dosage est bien différent.

Pour rendre compte d'un fait aussi extraordinaire que le tremblement de terre de Lisbonne, les témoignages directs, malgré leur éventuelle subjectivité, malgré même l'impossibilité d'en contrôler l'authenticité, ont joué un rôle important. Certains périodiques ont publié ou rapporté des récits de témoins : rapports de marins, lettres envoyées par un correspondant ou adressées à des connaissances par des particuliers. Nous voudrions ici donner, à travers quelques exemples, une idée de la façon dont ces témoignages ont été choisis, utilisés et diffusés par les journalistes. À part pour la *Gazette d'Amsterdam*, éditée sous forme de CD-ROM, nous nous sommes limités aux périodiques de langue française consultables sur l'internet grâce au site, très utile, créé par Denis REYNAUD, *Le Gazetier universel*, qui regroupe les adresses donnant accès aux numéros scannés de toutes sortes de journaux⁽¹⁴⁾. L'éventail est suffisamment large pour se former une idée d'ensemble.

La première nouvelle du tremblement de terre est donnée dans une lettre quasi officielle, datée de Madrid du 10 novembre et reçue le 18 à la cour de Versailles, qui paraît dans la *Gazette de France* du 22 novembre 1775. L'auteur y annonce succinctement la ruine de Lisbonne, sans pathos ni détail, s'attardant plutôt sur le sort de la famille royale et des ambassadeurs de France et d'Espagne que sur l'état de la ville. Il mentionne une crue du Tage, mais antérieure aux secousses. Il avance le nombre de 50.000 morts, mais comme un simple bruit. Il conclut sur la force d'âme et l'oubli de soi dont témoigne le roi du Portugal envers ses sujets. Seules, l'hyperbole conclusive (« un si affreux désastre ») et la citation du nonce, qui date sa lettre au pape : « Du lieu où existait ci-devant Lisbonne », pastiche d'un vers de l'*Énéide* et allusion à la chute de Troie⁽¹⁵⁾, apportent un zeste de dramatisation. Reproduite intégralement dans plusieurs périodiques, cette lettre suscite une terrible soif d'informations plus concrètes et détaillées, de « particularités », que seuls pourraient apporter des témoins oculaires de l'événement. Quelques lettres privées circulent, parties de Lisbonne début novembre en même temps que le messenger officiel, mais les courriers suivants n'arriveront qu'après la mi-décembre, porteurs de nouvelles confuses et contradictoires datant de la mi-novembre.

La confusion est d'autant plus grande, qu'apparaissent de fausses relations⁽¹⁶⁾ du sinistre.

Le choc semble en effet avoir généré un désir d'écrire, chez ceux même qui n'ont pas vécu l'événement, comme si une charge émotive devait se libérer dans les mots. Ainsi cette aventure amoureuse racontée dans une relation citée comme véritable dans un numéro de janvier de la *Gazette de Brunswick*⁽¹⁷⁾ : lorsque le séisme se produit, un certain comte de Ribera venait juste d'épouser une maîtresse qu'il adorait depuis neuf ans malgré l'opposition paternelle ; le couple ne survit au tremblement de terre que pour mourir pendant le tsunami en cherchant à s'enfuir en bateau⁽¹⁸⁾. Histoire émouvante qui n'est, selon le rédacteur de *l'Année littéraire*, qu'une « fable inventée à plaisir » :

« L'auteur de la *Relation* que je connais me l'a lui-même avoué ; il m'a dit qu'un beau matin, ne sachant que faire, il avait broché cette gazette et qu'il avait bien ri en voyant plusieurs personnes pleurer de la meilleure foi du monde à cet article de sa brochure.⁽¹⁹⁾ »



Extrait d'une gravure sur cuivre française (Jan Kozak Collection: KZ128, Museu da Cidade), que je suppose représenter le couple Ribera, dans le coin inférieur gauche. Trouvé sur http://atky.cocolog-nifty.com/bushou/2007/09/post_c942.html

Toujours en janvier, une lettre censée avoir été « écrite par un homme public de Grenade » et adressée à un certain M. Mouffle de Georville, qu'on peut vraisemblablement supposer être l'auteur de cette fiction, paraît dans le *Journal étranger*, un mensuel contenant principalement des nouvelles littéraires étrangères. Elle raconte un fait merveilleux présenté par le rédacteur du journal comme incroyable et sans garantie de vérité : le séisme aurait ouvert une falaise, découvrant le tombeau d'un Maure décapité parfaitement conservé, au pied duquel était étendu « le cadavre d'une Mauresque, couvert de pierres précieuses avec un poignard au milieu du

cœur ; le sang était si vermeil qu'on eût dit qu'il coulait encore. » Le supposé fonctionnaire de Grenade conclut en se prétendant témoin oculaire de la merveille : « On a posé des sentinelles à cet endroit et je ne l'aurais pas vu si je n'avais pas eu une charge publique »⁽²⁰⁾. La relation de séisme se constitue ainsi passagèrement en un sous-genre littéraire.

La *Gazette de Berne* met en garde ses lecteurs contre ces faux, en récusant de manière un peu simpliste toute nouvelle postérieure au 4 novembre :

« Paris, le 8 décembre. Tout ce qu'on sait du lamentable événement de Lisbonne ne roule jusqu'ici que sur ce qu'on en a appris par le Courrier extraordinaire de l'Ambassadeur du Roi près de S.M.T.F. lequel en apporta, le 18 du mois dernier, les lèeres nouvelles à Versailles. [...] on peut dire que tant ici qu'en Espagne, on n'est informé du simple fait de la catastrophe, et qu'on manque des particularités qui s'y rapportent. [...] La conséquence à tirer de l'état d'incertitude où l'on est généralement sur nombre d'articles dont il importerait qu'on fût informé, c'est qu'il faut être en garde contre tout ce qui se répand de relations hasardées, en regardant sur ce pied-là tout ce qui se débite au delà de la date du 3 et du 4 novembre passé. On a vu courir 3 différentes relations à ce sujet. Il est aisé de juger tant par la date que par les détails qu'elles contiennent, que par le peu de concordances qu'elles ont entre elles, que ce sont autant de productions imaginaires du crû de gens qui se plaisent à se jouer de la crédulité d'une partie du public.⁽²¹⁾ »

Le correspondant de la *Gazette de Berne* à Paris se montrait sans doute d'autant plus sévère qu'on lui devait le compte-rendu extravagant des premières annonces du séisme, un récit fabuleux qui, se trompant même sur la provenance du message de Versailles, regorgeait à la fois de précisions chiffrées et d'exagérations, voire d'inventions sensationnelles témoignant d'une ignorance totale de ce qu'est un séisme.

« Paris, le 20 novembre. Le Roi reçut, avant-hier, un courrier extraordinaire de la part de son Ambassadeur à la Cour de Portugal, avec la nouvelle de l'événement le plus terrible qu'on ait jamais vu en Europe. Il est porté dans les dépêches de cet exprès, que le 1^{er} de ce mois entre les 9 heures et 10 heures du matin, il y eut à Lisbonne un tremblement de terre de 6 à 7 minutes, occasionné par un ouragan furieux ; que dans un si court espace, les 7/8 des maisons de la ville furent parties renversées par la secousse du tremblement et parties

réduites en cendres par 3 volcans qui ayant subitement paru causèrent un incendie, lequel durait encore le 4, jour du départ du courrier ; que 100 à 130.000 habitants de Lisbonne sont restés ensevelis sous les ruines de cette infortunée ville ; que le Roi et la Famille Royale échappés de cette horrible catastrophe avaient tenu pendant 2 jours dans les champs, dans leur carrosse pour tout asile, et manquant de vivres, ainsi que tous ceux qui se sont sauvés.⁽²²⁾ »

Authentiques ou non, le rédacteur du tout nouveau *Journal Encyclopédique*, récuse la validité de tous les témoignages et préfère attendre, avant de publier des informations sur le séisme, que la confusion et l'émotion soient complètement retombées. Il explique sa position par une critique assez fine de la valeur des écrits composés dans le trouble du désastre :

« Toute l'Europe est depuis quelques jours occupée de cet affreux événement ; on en recherche avec empressement jusqu'à la moindre particularité. Quelque envie que nous ayons de remplir les désirs du public, nous différerons d'en rendre compte, jusqu'à ce que nous ayons reçu des mémoires sûrs et bien circonstanciés de ce malheur et de ses funestes suites. Un fait si extraordinaire exige la vérité la plus authentique jusques dans le plus petit détail ; il passera nécessairement à la postérité ; et l'on ne doit rien rapporter qui puisse jeter les historiens dans des contradictions manifestes.

Les commerçants de cette ville infortunée sont ceux qui ont le plus répandu cette nouvelle et l'on a tout lieu de croire qu'ils ont eu des vues particulières dans les relations qu'ils en ont données. Les uns voulant conserver leur crédit se gardent d'effrayer ceux qui leur confient leurs biens ; les autres grossissent les objets pour faire entrer plus généreusement leurs créanciers dans ce malheur ; et ceux qui n'ont aucune affaire de commerce, peut-être ont-ils voulu se rendre plus intéressants, ou procurer aux Portugais des secours qui les éterniseront parmi cette triste nation. D'ailleurs l'abatement, la douleur, le désespoir, le désordre, la licence, la confusion et le brigandage qui règnent toujours dans ces affreux événements, écartent ordinairement les objets consolants et fixent tous nos regards sur ceux qui nous frappent d'une manière aussi sensible.⁽²³⁾ »

Les récits des témoins ont cependant l'avantage de renseigner sur les manifestations et les effets matériels d'un phénomène peu connu, et aussi, justement quand leurs auteurs sont encore en état de choc, par la confusion ou l'exagération même de l'expression, de procurer aux

lecteurs des émotions et un sentiment de réalité, à défaut d'une vision claire et exacte de la situation.

La *Gazette de Leyde* en publie un nombre relativement important en leur donnant une fonction inattendue. Dès l'annonce officielle du séisme, une dépêche déplore la confusion des nouvelles et l'impossibilité d'obtenir des informations plus détaillées : elle rapporte alors un témoignage sur la ville en flammes, vue de loin, figurant ainsi la distance obligée du point de vue :

« Un navire, qui sortait du Tage, sentit, après avoir passé la barre, à 10h, une forte secousse. Le pilote, qui s'y trouvait encore à bord, craignant que le vaisseau n'eût touché, sonda et trouva 8 brasses d'eau. A minuit, on vit une épaisse fumée au-dessus de Lisbonne et le ciel y était rouge. Le temps était d'ailleurs fort beau et il faisait passablement du vent. La plupart des avis conviennent que le feu, qui y avait pris en divers endroits, n'était pas encore éteint le 4 de ce mois. »

Ce témoignage de marin, précis et concret, garantit habilement le sérieux du journal dans son travail de vérification et corrobore une partie seulement des nouvelles catastrophiques. L'inquiétude est à la fois exprimée, contenue et entretenue. La dépêche se conclut ainsi : « On ne marque point, ni de Cadix, ni de Lisbonne, si les vaisseaux y ont souffert. On languit, mais on craint en même temps, de recevoir des détails. Toute la Bourse a été aujourd'hui dans une grande consternation.⁽²⁴⁾ » Les deux numéros suivants n'apportent aucune certitude nouvelle sur Lisbonne : sont seulement évoquées, avec grande réserve, des rumeurs alarmistes⁽²⁵⁾, mais un avis plus récent rassure l'opinion en détaillant les secours importants envoyés par l'Angleterre⁽²⁶⁾. Puis, le 8 décembre, à défaut de nouvelles, est donnée à lire une longue relation dont ne sont précisés ni l'auteur ni la date. Cette omission et les nombreuses bizarreries, comme l'absence de tsunami, la maîtrise rapide des incendies, la courte durée des installations précaire, l'incohérence des chiffres ou encore l'insistance sur la nudité des femmes nobles, laisse des doutes sur l'authenticité du témoignage. En fait, peu importe : cette relation a moins pour fonction d'éclaircir la vérité des circonstances que de montrer un spectacle atroce, afin de mieux faire saisir l'ampleur du désastre :

« En attendant des nouvelles ultérieures, on n'a à présenter au public que la relation suivante qui, offrant un spectacle des plus affreux, fera assez comprendre qu'il faudra bien

du temps aux habitants de cette malheureuse ville pour se remettre de la désolation où ce désastre les a jetés.⁽²⁷⁾ »

Hyperboles, contrastes, exclamations, détails frappants : le paragraphe d'introduction est un condensé de procédés rhétoriques sublimes :

« Le jour de Tous-les-Saints, à neuf heures du matin, on a senti dans tout le Portugal et surtout dans la ville de Lisbonne, capitale de ce royaume, le plus fort tremblement de terre que l'on ait jamais entendu parler. Cette ville, qui a été la plus riche de l'Europe, qui fournissait des Diamants à toutes les nations et où l'on ne connaissait pas d'autre monnaie que l'or, n'est maintenant qu'un tas de décombres, sous lesquels ont été enterrées plus de cent mille personnes toutes vivantes. Heureux les habitants qui se sont trouvés en voyage pendant ce terrible événement ! Ils ont du moins conservé leur vie, qu'ils voudraient peut-être avoir perdue, puisqu'ils ne leur reste ni parents, ni amis, ni fortune. »

La suite est plus concrète, mais le style en est tout aussi littéraire, avec, même, des références implicites à la destruction de Troie. En fait, toute cette grandiloquence oratoire, conjuguée à l'absence d'expression personnelle par un narrateur absent de la scène racontée, atténue l'effet de réel et, finalement, l'horreur de la situation :

« Ce tremblement de terre a commencé à 9 heures. Les maisons se sont ouvertes de tous côtés : les murs sont tombés, les planchers se sont affaissés les uns sur les autres. Il semblait qu'on fût au jour du Jugement dernier et qu'il ne dût pas rester pierre sur pierre. Les personnes qui étaient encore au lit, sentant leur maison secouée et entendant le bruit terrible des murs qui s'écroulaient les uns sur les autres, ne se sont occupées qu'à sortir au plus vite de leurs hôtels. La plupart n'ayant pu parvenir jusques à leur porte, ont été écrasés par leur propre maison. Ceux qui étaient assez heureux pour se rendre jusques dans la rue couraient de toutes leurs forces pour sortir de la ville. On ne pourra jamais se représenter la tristesse et l'horreur de ce spectacle, dont le seul récit fait frémir. Les hommes et les femmes de tout état étaient comme égarés dans la rue, les uns habillés, c'étaient les bourgeois et le peuple. Les grands seigneurs étaient presque tous, ainsi que leurs épouses, en chemise. Dans ce moment de désolation, on ne pensait qu'à fuir. [...] comme cet accident sinistre est arrivé au moment où il y avait de grands feux dans toutes les cuisines,

la flamme s'est communiquée de proche en proche ; tout ce qui était combustible s'est allumé et a causé un incendie général. Le carnage d'une ville prise d'assaut n'est pas aussi dangereux ni aussi effrayant que le tremblement de terre que nous avons ressenti : dans le premier on n'a qu'à se défendre contre les hommes qui à la vérité sont armés et furieux ; mais dans ce dernier, il a fallu sauver ses jours contre la nature entière, qui semblait en avoir juré la perte. [...]

Le peu de personnes qui ont eu le bonheur de sortir de la ville se sont rendues partie nues et partie habillées dans une plaine qui est aux environs de Lisbonne. Parmi plusieurs hommes de distinction on y a vu Mr. l'Ambassadeur de France en déshabillé : madame son épouse avait jeté un robe sur elle, n'ayant pas eu le temps de la passer. Toutes les femmes de qualité n'y étaient pas aussi bien couvertes : le plus grand nombre, ne songeant qu'à fuir, n'avait d'autre habillement que celui qu'elles s'étaient trouvées sur elles en quittant leur lit. [...] Le roi d'Espagne, instruit de la catastrophe de cette superbe ville et prévoyant les besoins de ses infortunés habitants, a donné ordre à ses sujets d'apporter des provisions à l'endroit où était Lisbonne, sans exiger aucun payement. [...] »

Cette relation, qui estompe l'horreur sous couleur de la représenter, participe sans doute de la stratégie de modération pratiquée par la *Gazette de Leyde*. De fait, au cours des neuf livraisons suivantes, jusqu'au numéro daté du 9 janvier de l'année 1756, la *Gazette de Leyde* publie intégralement ou rapporte en partie cinq lettres sur Lisbonne⁽²⁸⁾, qui sont toutes mesurées et bien organisées, apportant des détails historiques, racontant les sauvetages inespérés de certains survivants ou revenant sur les qualités du roi et son efficacité à gérer la crise. Le premier de ces témoignages, rapporté au style indirect libre, débute même par le récit d'une méprise presque comique :

« Dans une des lettres venues par la France, celui qui l'a écrite rapporte qu'étant occupé à son comptoir lorsque le tremblement commença, il avait entendu un vacarme extraordinaire au-dessus de lui : ce qui l'avait porté à crier à ses gens, qu'il croyait les auteurs de ce charivari, de se tenir en repos ou de se retirer, s'ils ne voulaient lui donner la peine de les venir déloger mais, à peine finissait-il son apostrophe qu'il entendit au dessous de lui un bruit pareil à celui d'un carrosse à six chevaux courant à toute bride. Quoiqu'il n'y comprît rien encore, l'épouvante le prit et laissant là ses livres et ses papiers, il chercha la porte de son cabinet et tout de suite celle de sa maison. Il vit les rues rem-

plies de personnes qui se sauvaient et se mêlant parmi eux, il se rendit dans une grande place, où il vit bientôt une église s'écrouler d'un côté et de l'autre un couvent. Comme il ne paraissait pas y pouvoir rester en sûreté, il gagna le dehors de la ville, où le monde se rendait en foule pour ne pas être écrasé.⁽²⁹⁾ »

Quant au correspondant habituel de la gazette, il date sa dépêche « De Lisbonne, le 17 novembre », sans mention de ruines, et commence par ces phrases rassurantes : « Les morts sont ensevelis, l'embrasement est éteint ; et, par les sages mesures que le Roi a prises, le peuple est bien pourvu de vivres. » L'article est mis en évidence de façon inédite jusque-là : en première place de la livraison du 26 décembre. Le seul témoignage véritablement personnel se trouve au début et à la fin d'une lettre datée « du camp du Roi près de Lisbonne, le 24 novembre 1755 » et publiée en deux parties les 6 et 9 janvier⁽³⁰⁾, après l'annonce, au conditionnel, de rumeurs inquiétantes évoquant des brigandages à Lisbonne, dont le narrateur ne dit mot : le principal désagrément de cette fin novembre étant pour lui la pluie.

« Monsieur,

J'espère que vous aurez fait grâce au désordre de ma première lettre. Elle avait été écrite à la hâte et dans un moment où, trop pénétré de mon malheur et de celui de tous mes amis, je n'ai pu vous exprimer que la misère, le trouble et la terreur du peuple le plus riche et le plus florissant qu'il y eut en Europe. Mon affliction a même été si grande que je ne saurais me rappeler au juste ce que je vous ai écrit pendant cet anéantissement de moi-même.

Depuis quelques jours je commence à me familiariser avec mon infortune. Le désir d'apprendre les circonstances de cet horrible événement a fait place [sic] à la terreur dont j'étais pénétré. J'ai eu le courage de porter des yeux assurés sur les débris effrayants de notre malheureuse capitale, que j'ai eu peine à reconnaître ; et je puis maintenant vous tracer un tableau fidèle des ravages qui ont été produits par le furieux tremblement de terre du premier novembre.

[...]

Pendant que le renversement des édifices répandait dans la ville la terreur et la mort, j'eus le bonheur de me trouver en rase campagne. Je sentis que la terre était ébranlée jusques dans ses fondements. Je la vis s'ouvrir en plusieurs endroits et laisser échapper des feux impétueux mêlés d'une fumée noire et épaisse. L'horreur de ce terrible spectacle

ne s'effacera jamais de ma mémoire ; il me semblait à tous moments que j'allais être précipité dans le centre de la terre. Ayant échappé au danger, je m'acheminai tristement vers Lisbonne, l'esprit toujours occupé de l'image affreuse que je venais de voir ; je me reprochais en moi-même de n'avoir pas resté à la ville, où je croyais qu'on avait été en sûreté, lorsque j'appris que cette même ville de Lisbonne, où j'allais me réfugier, n'existait plus ; je sus que ma fortune et mes amis étaient ensevelis sous des ruines. Représentez-vous, si vous le pouvez, le coup assommant dont je fus frappé en apprenant une nouvelle aussi fâcheuse. Je restai interdit et la violence de ma douleur ne me permit pas de proférer une seule parole.

Je suivis la foule et fus conduit dans le camp du Roi. [...] Nous logeons sous des tentes qui ne peuvent entièrement nous garantir des pluies continuelles. Il ne se passe presque pas de nuit que la chaleur de notre corps ne sèche plusieurs fois nos draps. Tel est le désagrément de notre situation présente. »

Cette relative discrétion dans l'horreur est d'autant plus frappante que le numéro du 16 décembre de la même gazette contient une lettre relatant la ruine de Setubal, dont l'auteur, un certain capitaine PYNAPPEL, ne masque rien de la violence des événements.

« Le capitaine PYNAPPEL, arrivé avec son vaisseau de Setubal au Texel, a écrit en date du 11 de ce mois, "que le tremblement de terre qui s'est fait sentir à Setubal le 1 novembre avait duré deux minutes ; [...] que, comme la plupart des habitants s'étaient trouvés dans les églises à l'occasion de la fête, il en avait péri un grand nombre ; que les cris et les lamentations de ceux qui n'étaient qu'à demi écrasés faisaient horreur [...]" Il finit sa relation en disant "que la populace ne se crut pas plutôt hors de danger d'être ensevelis sous les ruines, qu'elle rentra dans son naturel. Sous prétexte qu'elle mourait de faim, elle se mit à piller dès le troisième jour et continua avec la même fureur le jour suivant : ce qui déterminait l'équipage du navire du capitaine PYNAPPEL à prier son patron de mettre au plus tôt à la voile pour quitter des côtes où l'on courait le risque de se voir exposé à la barbarie de ces désespérés."⁽³¹⁾ »

Il semble donc que le rédacteur de ce périodique consacré aux nouvelles politiques, militaires et diplomatiques de toute l'Europe, mais qui publie aussi des annonces commerciales dans les années 1750, ait volontairement choisi les témoignages les plus anodins pour rassurer

les milieux d'affaires, tout en prétendant leur présenter la réalité dans toute son atrocité. Méthode originale. En effet, avec le même souci d'éviter la panique ou par peur des fausses nouvelles, la *Gazette de France* ne donne que de brèves nouvelles. La *Gazette d'Amsterdam*, quant à elle, publie dans un même numéro des articles alarmistes ou rassurants, accompagnés, pour tout témoignage précis, d'extraits lénifiants de lettres d'ambassadeur ou de rapports de marins qui évoquent parfois brutalement le désastre, comme cette brève note publiée à la suite du rapport du capitaine PYNAPPEL : « Le vaisseau de guerre l'Auguste est arrivé ici de Terre-Neuve. Mr. VILLET qui le commande a vu, en passant à la hauteur de Lisbonne, des débris de maisons, des meubles et des cadavres que le Tage avait portés à la mer. »

La stratégie éditoriale de la *Gazette de Brunswick* est tout autre et les témoignages n'y sont pas utilisés dans un but d'atténuation, au contraire : un article du deuxième numéro consacré au tremblement de terre insiste avec complaisance sur la destruction de la fastueuse capitale. Il débute par une annonce où pointe une interprétation de la catastrophe fréquente dans les écrits de tendance protestante ou janséniste : le séisme serait la punition d'une ville où règnent la cruelle Inquisition. Le récit accentue le rôle du feu, se rapprochant de l'imaginaire biblique et apocalyptique.

« On y [dans les lettres reçues d'Espagne et du Portugal] marque entre autres cette particularité que la première secousse qui se fit à Lisbonne renversa de fond en comble le vaste édifice où le tribunal de l'Inquisition tenait ses séances et dans lequel était renfermés les prisonniers sujets à la juridiction de ce tribunal. On vit en plusieurs endroits la terre s'ouvrir et jeter par ses ouvertures des tourbillons de feu qui mêlaient leurs ravages à ceux qui produisaient les secousses. [...] Cette fameuse ville qui n'existe plus et qui était bâtie sur sept collines, renfermait plus de 30.000 maisons, 40 églises paroissiales, sans comprendre celles des couvents et des monastères [...] Depuis cette forteresse jusqu'au port, ce n'étaient qu'églises magnifiques, que superbes palais, que belles places ornées d'arcades, que rues larges et bien pavées, que jardins enchantés, que fontaines jaillissantes, que richesses du Nouveau-Monde et que raretés sans prix.⁽³²⁾ »

Une lettre de négociant est publiée après cet article, dans une autre dépêche. L'expression y est à la fois très personnelle et imbibée de religiosité :

« Je suis échappé seul de ma maison avec l'unique habit que j'ai sur le corps à l'horri-

ble désastre qui vient d'abîmer Lisbonne. Ma fortune, mes effets, tout ce que je possédais au monde, sont ensevelis sous les ruines d'une ville qui était devenue ma seconde patrie. J'ai vécu jusqu'à l'âge de 72 ans pour être témoin du plus terrible fléau qui puisse manifester la colère divine sur des hommes pécheurs. Du lieu où je m'étais sauvé à la campagne, j'ai vu cette grande et superbe ville se renverser par des secousses qui soulevaient les bâtiments les plus solides et les agitaient de la même manière que le vent agite les roseaux. Au milieu du fracas que causait un désastre si général, se faisaient entendre les gémissements de tant de milliers de malheureux qui poussaient leurs cris vers le Ciel, implorant la miséricorde d'un Dieu dont ils éprouvaient les redoutables jugements. Pendant la redoutable journée du 1^{er} de ce mois, chacun croyait être arrivé au jour qui devait terminer l'existence de l'Univers. C'est aujourd'hui le cinquième depuis cet accident. Je vois autour de moi des centaines de personnes auxquelles il ne reste, comme à moi, que le souvenir de leur fortune passée. Nous sommes malheureux et nous ferons des malheureux car nos engagements sont anéantis dans la ville où ils avaient été formés et d'où ils tiraient leur consistance. Enfin, Lisbonne n'est plus et si elle renaît, qui osera s'y établir avec sécurité.⁽³³⁾ »

Ce témoignage désespéré concrétise l'idée de punition divine : il semble que le rédacteur de la gazette veuille inviter les lecteurs à compatir et, peut-être à réfléchir sur cet exemple terrible. C'est en tout cas le message explicite du *Mercurie historique et politique* : dans une lettre qui adopte le ton et le style d'un sermon, le correspondant du mensuel interprète le séisme comme un avertissement de Dieu, la punition salutaire d'un peuple enivré de ses richesses.

« Du campement, près des ruines de Lisbonne.

Toujours dans la misère, toujours dans les transes et les alarmes, toujours dans l'appréhension d'un sort encore plus triste et plus malheureux que nous éprouvons actuellement, nous représentons ici, bien au naturel, ce peuple infortuné que Dieu, dans sa colère, livrait de temps en temps au fléau qui lui était le plus sensible, pour le punir de ses péchés et le forcer à retourner à lui. *Assis* sur les bords du Tage, comme autrefois les Juifs *sur les bords des fleuves de Babylone*, nous y pleurons, comme eux, la désolation de notre chère patrie dont nous avons sous les yeux les effrayantes ruines et nous y déplorons la perte générale de tous nos biens. Dieu nous les avait donnés. Ces biens, pour en faire un bon et saint usage ; et il nous a punis, en nous les enlevant, du mauvais que nous en faisons. Du

comble de l'opulence, il nous a précipités dans la dernière des misères, pour nous faire rentrer en nous-mêmes et retourner à lui par une sincère conversion.⁽³⁴⁾ »

La *Gazette de Brunswick* ne tient pas un discours aussi clair, mais la publication, cinq numéros plus tard, le 27 décembre, d'un témoignage qui ne peut qu'évoquer les plaies dont l'Égypte est frappée avant l'exode du peuple élu renforce subrepticement cette interprétation. Pourtant le récit en lui-même n'a rien de religieux, il contraste au contraire avec la lettre du négociant : un capitaine de vaisseau y décrit minutieusement l'apparition soudaine d'une nuée d'insectes, envisagée comme un phénomène naturel, à observer et expliquer en liaison avec le séisme. Le style est sobre, le vocabulaire précis et on n'y trouve que des références aux événements de l'histoire récente : ce rapport possède toutes les caractéristique de l'esprit scientifique moderne.

« Un officier qui commandait un détachement de soldats au port de Suassé a mandé que huit jours avant le tremblement de terre qu'on y a également senti, la terre de l'île et des environs du port se couvrit soudainement d'une espèce d'insectes jusqu'alors inconnus, lesquels disparurent et ne se firent plus revoir après que le tremblement eut cessé. Cet insecte était de la grandeur d'un grillon, mais n'avait que la moitié de sa grosseur et le corps divisé en deux parties. Celle de devant, qui présentait la tête, était courte et soutenue de quatre pattes. La partie de derrière, la plus longue et ronde, avait à son extrémité deux petites cornes de figure circulaire. Il avait aussi deux petites ailes mais qui ne l'aidaient point à voler et sa couleur était noirâtre. On se souvient ici que le grand tremblement de terre arrivé à Lima en 1746 procréa pareillement des insectes, sur quoi l'on remarque que ceux-là ressemblaient à des frelons et que leur apparition fut postérieure au tremblement, au lieu que la procréation de ceux-ci a été antérieure au récédent [?] phénomène. Il est à croire que, dans l'un et dans l'autre, la quantité des vapeurs ignées renvoyées du sein de la terre par la fermentation des parties qui se disposaient à s'enflammer a pu faire éclore ces insectes.⁽³⁵⁾ »

Le choix de ce témoignage s'explique aussi par l'intérêt de la *Gazette de Brunswick*, partagé par d'autres périodiques, pour le phénomène tellurique, ses manifestations, son étendue et ses causes. Une dépêche de début décembre se conclut ainsi :

« De tous ces détails et de l'aspect affligeant qui présente aujourd'hui le Portugal, il

résulte que le phénomène arrivé le 1^{er} de ce mois a été général et que l'agitation extraordinaire des eaux qu'on a ressentie dans les Provinces des Pays-Bas était comme une cause seconde du désastre qui abîmait dans ces moments Lisbonne et qui a parcouru toute la côte du Portugal et celle d'Espagne jusqu'à Gibraltar. On sait par des patrons de navires que pendant les secousses réitérées de ce tremblement, la mer était dans une agitation et un bouillonnement extraordinaires, de même que le Tage et les autres rivières qui arrosent le pays situé le long des côtes.⁽³⁶⁾ »

« Phénomène », ou « désastre » : le point de vue balance entre science et pathos. Des réseaux d'observateurs savants s'étaient constitués à travers le monde, qui échangeaient des observations précises faites au moyen d'instruments de mesure modernes comme les thermomètres de REAUMUR : Jocelyne ARQUEMBOURG signale que ces réseaux pouvaient s'enchevêtrer avec ceux des correspondants des périodiques⁽³⁷⁾. Les témoignages ont alors une autre fonction : constituer un savoir commun sur le fonctionnement de la nature. Remarquable à cet égard est la rubrique spécialement créée par le rédacteur du mensuel du *Journal historique* qui, cassant l'ordre strict de son périodique (littérature puis nouvelles diverses groupées géographiquement), organise de janvier à juillet 1756 une section « Tremblements de terre » où il « rassemble d'après les nouvelles publiques et quelques lettres particulières, différentes particularités du tremblement de terre », sur terre et sur les eaux, dans le monde entier⁽³⁸⁾. Le style de ces articles est simple, dépourvu des métaphores infernales ou dramatiques que nous venons de relever, ce qui corrobore le constat fait par J. ARQUEMBOURG d'« une ligne de partage assez nette entre des interprétations de l'événement de type scientifique et des interprétations tributaires de croyances religieuses ». De fait, certaines dépêches sont de purs comptes-rendus d'observations scientifiques, comme celle-ci, publiée dans la *Gazette d'Amsterdam* et provenant de Gibraltar.

« Le 1er de ce mois à 10 heures 10 minutes du matin, on sentit une violente secousse de tremblement de terre qui dura 30 secondes environ. Elle fut suivie presque immédiatement d'une autre plus faible mais dont la durée fut bien de 3 minutes. La terre ayant un mouvement d'ondulation pendant ces deux secousses, les canons de nos batteries parurent, les uns s'élever, les autres s'abaisser. Tous les habitants effrayés sortirent de leurs maisons. La mer monta alors 7 pieds plus haut qu'à l'ordinaire, et un quart d'heure après elle baissa tellement qu'il resta quantité de poisson à sec sur le sable. Ce flux et ce reflux

eurent lieu alternativement tous les quarts d'heure jusqu'au lendemain matin, mais à deux heures après midi ils commencèrent à diminuer par degrés. Durant tout ce temps-là on n'aperçut aucune variation au thermomètre qui resta constamment à 62 degrés. [...] ⁽³⁹⁾ »

Les deux types d'interprétation peuvent pourtant coexister dans un même périodique, voire dans un même article. L'élaboration littéraire du récit peut en effet conduire, par entraînement rhétorique, à employer des images mythiques, comme en témoigne la lettre même qu'analyse J. ARQUEMBOURG et qui a été envoyée par un Portugais, PEDEGACHE, poète, auteur dramatique et dessinateur féru de sciences, au *Journal étranger* dont il était un correspondant. La chercheuse remarque finement l'oscillation entre deux postures énonciatives : celle d'un observateur détaché d'un phénomène constitué en objet scientifique et celle d'un témoin oculaire lui-même victime du séisme, mais PEDEGACHE se pose aussi en écrivain chargé de faire contempler aux lecteurs le spectacle du désastre et c'est alors qu'il a recours à la personnalisation traditionnelle des éléments conjurés pour la perte des humains ou à l'image du chaos originel :

« Je n'ai point de couleurs assez fortes pour vous peindre le désastre dont presque tout le Portugal et la plupart de ses habitants ont été la victime. Imaginez-vous les quatre éléments conjurés contre nous et se disputant entre eux notre ruine. Quelque affreux que puisse être ce tableau, il n'approchera jamais de la vérité. Mais, comme il faut vous en faire un détail, je vais tâcher de vous représenter cette triste catastrophe.

Le premier de Novembre, le Mercure étant à 27 pouces 7 lignes et le thermomètre de M. de Réaumur à peu près au 14 degré au-dessus de la glace, le temps calme et le ciel très serein, vers les 9 heures 45 minutes du matin, la terre trembla, mais si faiblement que tout le monde s'imagina que c'était quelque carrosse qui roulait avec vitesse. Ce premier tremblement dura deux minutes. Après un intervalle de deux autres minutes, la terre trembla de nouveau, mais avec tant de violence que la plupart des maisons se fendirent et commencèrent à s'écrouler. Ce second tremblement dura à peu près dix minutes. La poussière était alors si grande que le soleil en était obscurci. Il y eut encore un intervalle de deux ou trois minutes. La poussière qui était extrêmement épaisse tomba et rendit au jour assez de clarté pour que l'on pût s'envisager et se reconnaître. Après cela, il vint une secousse si horrible que les maisons qui avoient résisté jusqu'alors tombèrent avec fracas. Le ciel s'obscurcit de nouveau et la terre semblait vouloir rentrer dans le chaos. Les gémisse-

ments des mourants, les cris de ceux qui étaient exposés au danger, les secousses réitérées de la terre, l'obscurité du jour augmentaient le trouble, la confusion, l'horreur et l'effroi. Enfin, après dix à douze minutes, tout se calma. On ne pensa alors qu'à fuir et qu'à chercher un asile dans la campagne. Mais notre malheur n'était pas encore à son comble. A peine commençait-on à respirer que le feu parut dans différents quartiers de la Ville. Le vent qui était violent l'excitait, et ne permettait aucune espérance. Personne ne pensait à arrêter les progrès de la flamme. On ne songeait qu'à sauver sa vie, car les tremblements de terre se succédaient toujours, faibles à la vérité, mais trop forts pour des gens environnés du trépas, qui se présentait à leurs yeux sous mille formes différentes.

On aurait peut-être pu apporter quelque remède au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville. Du moins le peuple effrayé se le persuada aisément, en voyant les flots entrer avec fureur dans des lieux fort éloignés de la mer et où il semblait impossible qu'elle pût jamais parvenir.

Quelques personnes croyant trouver sur les eaux une espèce de sûreté s'y exposèrent ; mais les vagues lançaient les vaisseaux, les barques et les bateaux contre la terre, les écrasaient les uns contre les autres et, les retirant ensuite avec violence, semblaient vouloir les engloutir avec les malheureux qu'ils portaient. Ce flux et reflux dura toute la journée et presque toute la nuit, se faisant sentir avec plus de force de cinq minutes en cinq minutes. [...] ⁽⁴⁰⁾ »

Cette lettre, adressée le 11 novembre au rédacteur mais visiblement écrite en vue de sa publication, est remarquable par l'imbrication des passages de pure observation et des descriptions pathétiques, au style heurté, aux images contrastées. Procédés littéraires qui disparaissent d'ailleurs de celle que le même PEDEGACHE envoie au *Mercur de France* le 25 novembre et qui en est une reprise plus abstraite, plus explicative et plus nettement organisée.

Pourtant par sa maîtrise littéraire, ce témoignage est moins poignant, moins vrai qu'un document bouleversant, qu'aucun chercheur, à ma connaissance, n'a encore cité et sur lequel nous concluons. C'est une lettre que l'abbé GARNIER, « savant et grave ecclésiastique », professeur de français au collège des nobles ⁽⁴¹⁾, correspondant du *Journal Economique*, auquel il envoyait en feuilleton la traduction d'un ouvrage sur l'économie portugaise, adresse au rédacteur, au lieu de sa livraison habituelle. Commencée très tôt après le séisme, à Lisbonne, dans la maison d'un ami, quand l'incendie s'étendait encore, elle est achevée à la campagne sous une tente : le courrier prévu n'avait sans doute pas pu partir. La rupture temporelle n'est

pas marquée et la seule date indiquée est celle du 4 novembre, qui accompagne la signature, signe du trouble qui agite le scripteur. Le rédacteur du journal insère cette lettre telle quelle tout à la fin du numéro d'octobre 1755, le 24 novembre, jour où il la reçoit, faisant une entorse inhabituelle à la règle qui veut que rien ne soit changé au contenu d'un ouvrage déjà soumis à l'approbation des censeurs. Ce doit donc être un des premiers témoignages, un des plus précoces aussi, à avoir paru en France : de façon poignante, personnelle et subjective, avec, dans le marquage systématique des heures, un effort émouvant pour garder la précision objective d'un observateur scientifique, l'abbé décrit concrètement, sans emphase, avec sensibilité et vigueur, les réactions de panique des habitants et sa propre désolation. On décèle même dans les dernières phrases un sentiment de révolte devant l'absurdité de la survie de perroquets quand un ambassadeur est mort. Précipitation de l'écriture, désordre de la datation, identification finale du présent d'énonciation au présent de la réalité, ce témoignage possède une force unique, supérieure à celle de tous ceux que nous avons trouvés, fictifs ou authentiques, laconiques ou pathétiques. À ma connaissance, il n'a été repris par aucun autre périodique. Le *Journal Économique* était-il peu lu ? Était-ce une parole trop vraie, trop intime, pour être alors diffusée dans l'espace public ?

Voici, Monsieur, la plus affligeante nouvelle que je puisse jamais écrire à personne, et à laquelle je suis persuadé que vous serez sensible. Samedi, jour de la Fête de tous les Saints, nous avons eu ici un affreux tremblement de terre qui a commencé à 9 heures 35 minutes du matin et qui durait encore à 9 heures 47 minutes ; ses secousses violentes ont duré 7 minutes et ont renversé tous les temples et les plus solides édifices ; et enfin il n'y a pas une seule maison dans Lisbonne et dans tous ses environs qui n'ait été ou renversée toute entière, ou détruite en partie. Nous savons déjà que ce ravage s'est fait sentir dans tout le Portugal. Cette destruction ne serait qu'un demi mal dans Lisbonne, si un incendie universel, qui embrase encore actuellement la ville, ne fût survenu sur le midi du premier de ce mois. Toute la ville est en feu, du moins les quartiers les plus beaux, les plus riches et les plus peuplés, la terre tremble continuellement nuit et jour et le peuple dans sa désolation croit toucher de plus près à la mort qu'à la vie. C'est pour moi le plus grand bonheur du monde que je sois échappé car j'étais dans ma maison vis-à-vis les Paulistes et seul, occupé à écrire, lors du tremblement de terre ; j'ai vu tomber toutes les maisons voisines et les murailles de côtés de la mienne ; j'étais à ma fenêtre, la montre à la main, attendant à chaque instant d'être enseveli sous la façade, ne pouvant nullement sortir. Je m'échappai enfin en veste et

en pantoufle au second tremblement qui commença à 10 heures. Mon Dieu, quel épouvantable spectacle ! j'ai vu les rues couvertes de morts, de mourants, de blessés, de gens de tout sexe et de tout âge à demi enterrés sous les ruines, les vivants pâles et défaits, les uns tenant une croix dans leurs bras, les autres quelques Saints ou Saintes ou quelques images de Saints, tous tremblants, frémissants de crainte et d'horreur, crier de toutes leurs forces au ciel, *Miséricorde, Seigneur, miséricorde* ; les prêtres et les moines donnant de toutes parts l'absolution, tout le monde se confessant et recevant l'absolution de tous les prêtres qui s'offraient à leur vue ; chacun s'embrassait et se demandait mutuellement pardon, se jetait par terre, se souffletait ; pendant ce temps la terre tremblait vivement, les maisons qui n'étaient point tombées au premier tremblement s'écroulèrent à ce second. Lorsqu'il fut cessé, je cherchai à fuir de la ville pour me sauver dans une petite maison de campagne que j'ai, ou pour mieux dire, que j'avais à S. Cornélien, à une lieue et demie de la ville ; mais je fus arrêté dans les ruines de Lisbonne par un troisième tremblement qui arriva à onze heures et demie. A midi le feu détruisait la Patriarchale et commençait à brûler le Palais ; dans l'après-midi il s'est allumé dans plusieurs quartiers Le Roi a tout perdu, palais, trésors, archives, bibliothèques, douanes, maisons des Indes : tout enfin. Quant à ma maison, elle n'est pas encore brûlée, le feu en est fort proche, je n'espère plus d'en pouvoir rien sauver. La volonté de Dieu soit faite, il m'avait donné du bien, je n'ai plus rien aujourd'hui, pas même un écu : ce que j'avais d'argent comptant était placé chez des négociants qui sont déjà réduits en cendre ; mais ma plus grande peine est de voir que mes manuscrits et mes papiers, qui sont le travail de plus de vingt ans, vont devenir la proie des flammes, voilà ce qui me désole. Je n'ai pas le courage de continuer le récit des malheurs publics et des miens. Je ne suis venu à la ville que pour m'informer s'il partirait un courrier aujourd'hui ; on dit qu'oui, et c'est dans la maison d'un ami que j'ai l'honneur de vous écrire, étant interrompu à chaque instant par des tremblements. Je suis actuellement sous une tente dans une vigne, vis-à-vis de ma petite maison de campagne, qui est également toute ruinée. M. l'Ambassadeur de France a tout sauvé, jusqu'à ses singes et ses perroquets. Celui d'Espagne est resté sous les ruines de son palais. Je ne vous écris que ce peu de lignes, mais je suis et serai toujours observant pour être en état de vous envoyer de ce terrible événement et de toutes les circonstances une relation digne du Journal Œconomique. Pardon encore une fois, si je finis si vite et si brusquement, la terre tremble sous mes pieds.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Des ruines de Lisbonne, le 4 Novembre 1755⁽⁴²⁾.

Notes

- (1) La population était de 300.000 habitants, d'après certains journaux de l'époque. En fait, sans doute 200.000 (J.M. ROHRBASSER, « Le tremblement de terre de Lisbonne : un mal pour un bien ? », *Annales de démographie historique*, 2010/2 n° 120, p. 210) à 260.000 (Grégory QUENET, *Les Tremblements de terre en France aux XVII^e et XVIII^e siècles - La naissance d'un risque*, Champ Vallon, coll. « Époques », Seyss el, 2005, p. 308). Les périodiques annoncent jusqu'à 100.000 et même 150.000 victimes, puis corrigent leur estimations : entre 10.000 et 50.000. La plupart s'accordent sur 40.000. Selon certains historiens contemporains (QUENET), il n'y en aurait eu que 10.000, mais une étude récente réévalue le nombre à 30-40.000 (15% de morts), surtout des gens du peuple (ROHRBASSER, p. 210).
- (2) Exemples d'ouvrage parus sur ce sujet : Elie BERTRAND, *Mémoires historiques et physiques sur els tremblements de terre*, La Haye, 1756 ou *Conjectures physico-mécaniques sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, 1756. Toute l'année 1756, les journaux, comme l'*Année littéraire*, le *Journal étranger*, le *Mercur de France* ou les *Mémoires de Trévoux*, publient des lettres savantes ou des compte-rendu de livres.
- (3) Comme le « Discours politique sur les avantages que le Portugal pourrait retirer de son malheur », publié par Ange GOUDAR, en avant-propos à sa *Relation historique du tremblement de terre survenu à Lisbonne le 1^{er} novembre 1755 [...]*, La Haye, 1756.
- 4 Comme le sermon d'Elie BERTRAND *La Considération salutaire des malheurs publics, ou Sermon prononcé à Berne dans l'Eglise française le 30 novembre 1755 [...]*, Genève, 1755, ou l'ouvrage janséniste *Réflexions sur le désastre de Lisbonne [...]* En Europe, 1756.
- (5) Comme celles de Lebas sur des dessins du Portugais PEDEGACHE, publiées en 1757 dans le *Recueil des plus belles Ruines de Lisbonne causées par le tremblement de terre et par le feu du premier novembre 1755*.
- (6) *Réflexions sur le Désastre de Lisbonne[...]*, En Europe, 1756, p. 59.
- (7) Selon l'expression de G. QUENET.
- (8) *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, sous la direction de Jean SGARD, Paris, Universitas, 1991, consultable sur le site de Denis REYNAUD. « Les années 1750-1769 sont celles où on assiste à l'ascension irrésistible de la presse et à sa réinstallation en France. » J. SGARD recense 137 périodiques en français, dont 58 ou 57 sont durables.
- (9) Dans l'index du *Dictionnaire des journaux*, nous comptons en 1755 31 périodiques durables non bi-hebdomadaires, dont 17 imprimés en France.
- (10) Shelly CHARLES, « Sur l'écriture du présent : la *Gazette d'Amsterdam* et la *Gazette de France* », in *Les Gazettes européennes de langue française*, pp. 177-185.
- (11) Cette double mission est indiquée dans cet éloge de la *Gazette de Leyde*, cité par Denis REYNAUD : « On y compose [à Leyde] une Gazette française, dont le double objet est de satisfaire la curiosité publique sur les événements et les découvertes qui peuvent l'intéresser, et de former un Recueil de Mémoires et de détails propres à servir à l'Histoire. Une correspondance étendue, suivie et exacte, tant au dehors que dans l'intérieur, lui procure des pièces et des monuments qui font connaître la politique du jour et les intérêts des Puissances. » (Abbé Joseph DELAPORTE, *Le Voyageur français [...]*, « Suite de la Hollande », lettre 250, mai 1756, nlle éd., 1778, t. XX, p. 197-198). », <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/periodique/gazette-de-leyde-1677-1811>.
- (12) CAMUSAT, *Histoire critique des journaux*, Amsterdam, 1734, tome I, pp. 211-212. Nous modernisons l'orthographe et la ponctuation de tous nos documents.
- (13) *Les Gazettes européennes de langue française*, préface de Claude LABROSSE, p. 9.

- (14) *Le Gazetier universel*. Ressources numériques sur la presse ancienne : <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/periodiques>. Ni le *Courrier d'Avignon*, ni la *Gazette de Cologne* de 1755 et 1756 ne sont malheureusement encore accessibles. La *Gazette de France* de 1756 est disponible.
- (15) « Litora cum patriae lacrimans portusque relinquo / Et campos, ubi Troia fuit » (Virgile, *Enéide*, III, 10-11). De nombreux journalistes y font allusion.
- (16) « Le récit, la narration qu'on fait de ce qui s'est passé, de ce que l'on a vu, entendu. » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762). Le *Dictionnaire de Trévoux* exige que l'auteur d'une relation de voyage ait été « témoin de ce qu'il raconte ».
- (17) *Gazette de Brunswick*, N^oIII, samedi 10 janvier, « de Londres, le 29 décembre », pp. 10-11.
- (18) *Gazette de Brunswick*, N^o N^oIII, samedi 10 janvier, pp. 10-11, « De Londres, le 29 décembre ».
- (19) *Année littéraire*, N^o VIII, décembre 1755, pp. 214-215.
- (20) *Journal étranger*, janvier 1756, pp. 218-219, « Extrait d'une lettre écrite de Grenade, en date du 4 novembre 1755 ».
- (21) *Gazette de Berne* du 17 décembre 1755. Citée par Anne SAADA, « Le désir d'informer : le tremblement de terre de Lisbonne, 1755 », in MERCIER FAIVRE, Anne-Marie, THOMAS, Chantal (dir.), *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle. Du châtement divin au désastre naturel*, Genève : Droz (Bibliothèque des Lumières), 2008, p. 220-222.
- (22) *Gazette de Berne* du 29 novembre 1755. Citée par Anne SAADA, *ibid.*, pp. 220-221.
- (23) *Journal encyclopédique*, janvier 1756, pp. 103-104.
- (24) *Gazette de Leyde*, du 28 novembre 1755, N^o XCV, « D'Amsterdam, le 26 novembre », p. 8.
- (25) *Gazette de Leyde*, N^oXCVII, du 5 décembre 1755, p. 5, « De Francfort, le 30 novembre. [...] Les lettres que nous avons ici de Madrid sont du 4 et contiennent un détail confus des terribles effets de ce tremblement de terre. De la ville de Lisbonne, selon ces avis, il ne serait resté que la neuvième partie ; et il y aurait péri 150.000 personnes : ce qui reviendrait à la moitié des habitants. Mais on espère que les premières nouvelles certaines qu'on recevra de ces quartiers-là seront moins affligeantes. »
- (26) *Gazette de Leyde*, N^oXCVII, du 5 décembre 1755, « De Leyde, le 5 décembre », p. 5.
- (27) *Gazette de Leyde*, N^oXCVIII, du 9 décembre 1755, p. 2-4, « De Paris, le 1^{er} décembre ».
- (28) Selon Hans-Jürgen LÜSEBRINK, le *Courrier d'Avignon* est le seul journal parmi les cinq périodiques qu'il a explorés (*Gazette de France, d'Utrecht, de Cologne, Messenger Boiteux et Courrier d'Avignon*) à « donner une certaine place à des témoignages de première main ne provenant pas de la sphère des cours de Lisbonne, de Madrid et de Versailles » (cf. « Le tremblement de terre de Lisbonne dans des périodiques français et allemands du XVIII^e siècle », in *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, St Etienne, PUSE, 1999, pp. 303-311). La *Gazette de Leyde* en est un autre.
- (29) *Gazette de Leyde*, N^oXCIX, »De Londres », p. 7.
- (30) *Gazette de Leyde*, N^o CIII, du 26 décembre 1755, p. 1-2, N^oII, du 6 janvier 1756, pp. 3-4 et N^oIII, du 9 janvier 1756, pp. 2-3 La « première lettre » n'a pas été publiée dans cette gazette.
- (31) *Gazette de Leyde*, N^oC, du 16 décembre 1755, « D'Amsterdam, le 14 décembre », p. 4. Publié aussi par la *Gazette d'Amsterdam* du 26 décembre, « De Gibraltar le 20 novembre ».
- (32) *Gazette de Brunswick*, N^o XCIX, du mercredi 10 décembre, « De Paris, le 28 novembre », p. 394-395.
- (33) *Gazette de Brunswick*, N^o XCIX, du mercredi 10 décembre, « De La Haye, le 2 décembre », p. 396.
- (34) *Mercure historique et politique*, février 1756, pp. 133-134.
- (35) *Gazette de Brunswick*, N^oCIV, du 27 décembre, p. 413-414 « De Cadix, le 1^{er} décembre ».
- (36) *Gazette de Brunswick*, N^oXCVIII, du 6 décembre, « De La Haye, le 28 novembre », p. 392.

- (37) Jocelyne ARQUEMBOURG, *L'événement et les médias: Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Archives contemporaines, 2011 p. 93 et pp. 97-98.
- (38) *Journal historique sur les matières du temps*, janvier 1756, pp. 38-52.
- (39) *Gazette d'Amsterdam* du 26 décembre, « De Gibraltar, le 20 novembre », p. 5.
- (40) *Journal étranger*, décembre 1755, volume 2, pp. 235-239, « Lettre du correspondant du *Journal étranger* à Lisbonne, écrite à M. de COURCELLE, un des associés au privilège de ce *Journal* »,
- (41) Olivier René BLOCH, Anthony MCKENNA, *La lettre clandestine*, n°1 à 4 — 1992-95, Presses Paris Sorbonne, 1999, p. 353-354.
- (42) *Journal Economique*, octobre 1755, pp. 189-191.